

LOTTE ET SØREN HAMMER

La fille dans le marais de Satan

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau



actes noirs
ACTES SUD

LA FILLE DANS LE MARAIS DE SATAN

“Actes noirs”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le cadavre d'une jeune prostituée africaine est retrouvé dans un marais au nom funeste perdu en pleine campagne. Le corps est dans un état de décomposition avancée, la mort remonte à plus de six mois. Pourtant, personne n'a signalé la disparition. Le bloc de pierre auquel la dépouille est attachée exclut l'hypothèse d'un décès accidentel, mais l'absence d'indices complique considérablement les investigations.

Après une bourde très médiatisée de la police locale, l'affaire se retrouve sur le bureau du chef de la brigade criminelle de Copenhague, l'inspecteur Simonsen. Si tous les moyens sont alors donnés aux membres de son équipe pour élucider l'affaire, ils se heurtent aux portes fermées et aux secrets bien gardés d'une élite prête à tout pour dissimuler sa compromission. La piste les mène notamment à l'énigmatique Benedikte Lerche-Larsen mais la jeune femme, animée par une ambition dévorante et forte d'une formation de nombreuses années auprès de son père qui a bâti son empire sur la misère des femmes, ne cesse de leur glisser entre les doigts.

Le cynisme glacial et le mépris de la vie humaine sont au rendez-vous dans ce quatrième volet, tant attendu, des enquêtes de l'imperturbable Konrad Simonsen.

LOTTE ET SØREN HAMMER

Lotte et Søren Hammer sont frère et soeur. Le duo a débuté sur la scène littéraire danoise avec la première enquête de Konrad Simonsen et de son équipe, Morte la bête (Actes noirs, 2011), suivi de Le Prix à payer (Actes noirs, 2012) et Le Cercle des coeurs solitaires (2013).

DES MÊMES AUTEURS

MORTE LA BÊTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.

LE PRIX À PAYER, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 98.

LE CERCLE DES CŒURS SOLITAIRES, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 135.

Illustration de couverture : © Rimel Neffuti

Titre original :

Pigen i Satans mose

© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen & Gyldendal, Copenhague, 2012
publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10333-0

LOTTE ET SØREN HAMMER

La fille
dans le marais
de Satan

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

La première vraie journée du printemps 2008 arriva au milieu du mois de mars. Un soleil tiède et clair brillait au-dessus du Danemark. Il se reflétait dans les flaques d'eau matinales, invitait les anémones les plus téméraires à jaillir du sol forestier, et poussait les alouettes criardes à s'envoler au-dessus des champs de blé. Il s'invita même dans les maisons, où son éclat, rendant illisibles les écrans des ordinateurs, arrachait aux enfants assis devant des hurlements de protestation.

Dans le Sjælland du Nord, quelque part entre les localités de Lillerød et de Lyngø, une Audi R8 noire avalait les kilomètres sur la nationale. Des regards envieux la suivaient chaque fois qu'elle accélérât pour s'extirper sans effort du trafic après avoir marqué un arrêt à un stop ou à un passage pour piétons. Les obstacles de cette nature étaient désormais derrière et la route était dégagée aussi loin que portait la vue. Le conducteur appuya légèrement sur l'accélérateur, puis un peu plus fort, savourant la manière dont la voiture collait pour ainsi dire à la chaussée, tandis que défilait le paysage, et, avec sa fougue juvénile, il lâcha quelques chevaux supplémentaires.

— Ralenti.

Henrik Krag jeta un regard en coin à l'homme confortablement assis dans le siège passager, les yeux mi-clos, comme s'il dormait, mais bel et bien éveillé. Avec lui, on ne savait jamais. Par moments, il était absent, presque hors de portée, même quand il était resté sobre une semaine entière.

D'autres fois, il faisait preuve d'une étonnante vivacité, bien qu'il se fût largement abreuvé à la flasque qu'il trimbalait en permanence sur son ventre proéminent. L'homme s'appelait Jan Podowski, et Henrik ne pouvait toujours pas le cerner, ne savait même pas s'il l'appréciait, même si cela faisait maintenant presque deux mois qu'ils faisaient équipe.

— Mais tu ne vois pas que la voie est libre ?

— Ce que je vois, c'est que tu vas perdre des points si tu lèves pas un peu le pied. Et encore, tu pourras t'estimer heureux si tu gardes ton permis. De toute façon, c'est pas une suggestion, c'est un ordre.

La voix de Jan Podowski était calme, son ton ne laissait transparaître aucun signe d'agacement. Et ce n'était pas nécessaire. Entre les deux hommes, la hiérarchie était clairement établie, et Henrik Krag s'exécuta sans s'offenser. C'était un jeune homme au début de la vingtaine, avec des cheveux blonds en pétard, des yeux bleus inspirant la confiance, un corps musclé et un casier judiciaire bien rempli. De plus, il était fermement déterminé à bien faire son nouveau job, à apprendre de son partenaire plus expérimenté et à se bouger le cul, pour une fois. Et jusque-là, il était plutôt satisfait de lui. C'est du moins ce qu'il aurait répondu si on lui avait posé la question, ce que personne ne faisait jamais. Il dit :

— Elle est cool cette bagnole. On va l'avoir combien de temps ?

— Jusqu'à ce que le mécano ait réparé la nôtre.

— Et ce sera quand ?

L'homme plus âgé répondit sur un ton indifférent :

— Mardi ou mercredi, peut-être plus tard.

— Je suis pas pressé de la récupérer.

Ils roulèrent quelques kilomètres en silence, puis Henrik demanda :

— En fait, ça coûte combien une Audi comme ça ?

— Plus que tu ne gagneras jamais dans toute ta vie, arrête de rêver.

À l'arrière, une voix se joignit à la conversation :

— Pourquoi ça ? Laisse-le donc rêver, Paw Pojanski. C'est bien d'avoir des rêves, ça motive les gens. Je suis certain que

toi aussi tu as tes petits désirs irréalistes... comme vivre encore quelques années, par exemple.

Un rire cristallin retentit aux oreilles des deux hommes. Jan Podowski se redressa sur son siège et dit :

— J'aimerais bien que tu arrêtes de m'appeler comme ça, Benedikte Lerche-Larsen. Tu sais parfaitement comment je m'appelle.

Elle rit à nouveau et Henrik l'imita malgré lui. Il n'avait pas pu résister, même s'il aurait voulu soutenir son collègue. Il ajusta le rétroviseur et examina à la dérobée la femme qui s'était prononcée en faveur de ses rêves, tandis qu'un silence oppressant s'installait une fois de plus dans l'habitacle.

Benedikte était séduisante, dans un style frais et direct. Henrik supposait qu'elle devait avoir le même âge que lui, peut-être un peu moins. Il ne faisait aucun doute que c'était une belle femme. Rousse, de jolies pommettes hautes et marquées, des traits réguliers, une expression chaleureuse, effrontée et désinvolte, comme si elle était constamment sur le point de sourire.

Elle le surprit en train de l'observer dans le rétroviseur et lui retourna un sourire provocateur, tandis qu'elle balançait la tête d'avant en arrière en le fixant. Henrik la regarda faire, incapable de l'ignorer, bien qu'il aurait dû s'abstenir. Sans doute. Soudain, elle se mit à l'invectiver :

— Arrête de me mater comme ça. Pour qui est-ce que tu te prends ?

— Désolé.

— Je vais te dire, moi, combien coûtent les caisses de mon père. Il en a trois, et celle-ci, c'est la moins chère. Elle vaut environ vingt-cinq putes, à condition qu'elles daignent bosser, et c'est là que tu entres en jeu, le maigrichon, parce que certaines d'entre elles préfèrent rester assises sur leurs culs plats et dépenser notre fric plutôt que faire leur boulot.

Elle fit un signe de tête en direction du quatrième et dernier passager de la voiture.

— Oui, c'est de toi que je parle, la frangine. On t'a sortie de la misère, on t'a offert la possibilité de goûter à la civilisation et toi, tu refuses de remplir ta part du marché. Mais je

te laisserai pas baiser ma famille et je te garantis que tu vas bientôt t'en rendre compte.

L'autre fille était jolie, elle aussi. Même si, dans les circonstances actuelles, cela ne sautait pas aux yeux. Son âge était difficile à deviner, mais pas sa terreur. Elle était recroquevillée sur le siège arrière, le plus loin possible de Benedikte, et lorsque cette dernière lui adressa la parole, elle recula encore de quelques centimètres, bien qu'elle ne comprît pas la moitié de ce qu'on lui disait. Personne à part elle ne connaissait son vrai nom, ici, au Danemark, elle s'appelait Jessica. Toutes les femmes qui avaient été expédiées avec elle avaient reçu des prénoms commençant par la lettre "J". C'était plus simple ainsi.

Henrik lui lança un regard furtif par-dessus son épaule. Quand ils l'avaient récupérée, une heure plus tôt, elle avait pleuré. À présent, elle recommençait.

Benedikte examina la fille avant de s'en désintéresser et de se pencher en avant, entre les deux sièges.

— Tu as expliqué au grand dégingandé ce qui allait se passer ?

La question était adressée à Jan Podowski, et la réponse arriva à contrecœur :

— Ce n'est pas dur à deviner.

— Donc, tu lui as pas dit non plus que c'était la deuxième fois qu'elle faisait ça ?

— Non.

Elle se tourna vers Henrik.

— Waouh, ça va être intéressant. Ce sera ta première fois, Henrik, mais pour la pleurnicharde, ce sera la deuxième, et t'as pas la moindre idée de ce que tu vas lui faire. Ce sera un vrai baptême du feu.

Henrik se garda de tout commentaire. Qu'aurait-il pu dire, de toute façon ? Quoi qu'il fasse, elle aurait toujours le dernier mot. Cette fille était tout simplement inabordable.

— Comment elle s'appelait, déjà, la dernière qui a eu besoin d'un deuxième voyage avant de comprendre pourquoi on l'avait importée ? Non, ne dis rien, Jan, je le sais, attends, attends... Isabella, elle s'appelait Isabella, c'est pas ça, Jan ?

— Si.

— Ah, je savais que je m'en souvenais, mais écoute-moi bien, Henrik, tu sais ce que Jan lui a fait ? Il a utilisé les câbles de démarrage de sa voiture, il en a relié un à sa langue et l'autre à... enfin, tu peux deviner à quoi il l'a accroché. Je peux te dire qu'elle a couiné comme une truie – et bien avant qu'on commence à lui envoyer le jus.

La voiture fit une brusque embardée sur la voie opposée, légère, mais suffisamment marquée pour révéler que Henrik n'avait guère goûté l'image qui avait jailli dans son esprit. Benedikte, satisfaite de son effet, tendit la main et enroula délicatement une mèche de cheveux blonds du jeune homme autour de son doigt.

— Apparemment, c'était pas si compliqué à deviner. Mais tu te goures, mon chéri, on ferait jamais un truc pareil, bien sûr que non. On ne doit pas abîmer la marchandise. Qui voudrait payer...

Jan Podowski l'interrompit :

— Si tu as de la coke sur toi, tu serais bien inspirée de la balancer par la portière, Benedikte.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Du fait qu'il vaudrait mieux que la petite antiquité dorée que tu trimbales dans ton sac puisse supporter une fouille. À moins que tu aies envie d'aller faire un petit tour au commissariat de Hillerød.

Henrik aussi les avait vus. Il ralentit et donna un coup de tête pour libérer ses cheveux du doigt de sa passagère. Quelques centaines de mètres plus loin, plusieurs voitures étaient rangées sur le bas-côté pour être contrôlées, tandis qu'un motard de la police se tenait au milieu de la chaussée, facilement reconnaissable avec son gilet fluorescent muni de bandes blanches réfléchissantes. Benedikte tendit le cou et demanda, avec un brin d'hésitation dans la voix :

— Qu'est-ce qui se passe, Jan ?

— Aucune idée. Contrôle d'alcoolémie, de vitesse ou de véhicules, comment je le saurais ?

— Tu penses que ça a quelque chose à voir avec nous ?

— Non, mais ça le pourrait si tu ne te ressaisis pas tout de suite.

Benedikte enfonça la main dans son sac et en tira un boîtier doré joliment gravé, mais au lieu d'en vider le contenu par la vitre de sa portière, elle le confia à Henrik en lui ordonnant sèchement :

— Garde-moi ça.

Henrik interrogea Jan du regard. Le vieil homme hocha la tête d'un air résigné et Henrik fourra le boîtier dans sa poche, puis demanda :

— Et Jessica ? Si elle essaie de se barrer ?

— Pourquoi elle ferait ça ?

— À cause des flics, je veux dire... Ils sont censés aider les gens, pas vrai ?

— Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ce n'est pas comme ça que le système fonctionne. Si elle va voir les flics, elle sera renvoyée au Nigeria, et il y a dans son pays d'origine des gens qu'elle craint bien plus que nous.

— Et elle est au courant ?

— Oh oui, elle est au courant. Elles le sont toutes.

Jan avait raison. L'Africaine ne profita pas de l'opportunité pour solliciter la protection des forces de l'ordre lorsqu'on leur fit signe de passer. Au lieu de cela, elle se mit à trembler et à marmonner des paroles incohérentes. La voiture quitta la nationale et s'engagea sur un chemin forestier. Henrik parvint à éviter les pires nids-de-poule. Ils ne tardèrent pas à bifurquer à nouveau et suivirent les ornières creusées dans la glaise au fil des ans par une multitude de véhicules. Au-dessus d'eux, des conifères sombres bloquaient la lumière du soleil, tandis que, pour ménager la suspension, Henrik prit au ralenti un large virage. Ils finirent par déboucher dans une clairière au bout de laquelle se trouvait un cabanon en rondins sans prétention.

Dès que la voiture s'arrêta, Benedikte en descendit et se précipita sur le chemin de terre qui s'enfonçait dans la forêt. Les deux hommes restèrent à bord. Jan porta sa flasque à sa bouche et but une gorgée.

Henrik l'interrogea :

— Elle va où ?

— Je suppose qu'elle a un besoin pressant.

— Pourquoi elle est là ? Je croyais qu'on devait régler ça nous-mêmes.

— Oublie-la et concentre-toi sur le job pour lequel on te paie.

Henrik acquiesça, mais demanda :

— C'était vrai ce qu'elle a dit à propos de cette Isabella ?

— Plus ou moins. Elle a un peu exagéré, mais ne t'en fais pas, on n'utilise plus cette méthode. C'était trop difficile à contrôler, et en plus, je ne pouvais plus démarrer la bagnole après.

— Alors c'est quoi la nouvelle méthode ?

Il voulait donner un ton décontracté à sa question, comme s'il lui importait peu qu'ils eussent recours à un type de torture ou à un autre. Sa tentative échoua lamentablement. Sa nervosité n'échappa pas au vieil homme, qui répondit tranquillement :

— Du calme, tout va bien se passer, ça n'a rien de si terrible. Viens, on va se dégourdir un peu les jambes, ça ne nous fera pas de mal.

Ils descendirent et se placèrent chacun de leur côté de la voiture. Henrik remarqua que son partenaire râlait au moindre mouvement, encore plus que d'habitude. Quand Jan eut retrouvé son souffle, ils reprirent leur conversation par-dessus le toit de la voiture.

— Il n'y a aucune raison de te cacher que c'est la plus sale partie de ce boulot, mais ça n'arrive pas souvent, deux ou trois fois par an maximum, et ça devient de plus en plus facile à chaque fois. La première est de loin la pire.

Henrik hocha la tête, même s'il estimait que c'était un bien maigre réconfort.

— Je veux dire, elles ont toutes passé au moins deux mois dans des bordels quand on les récupère, et là-bas je peux t'assurer qu'ils savent les dresser. En plus, les filles qui ont besoin d'être rappelées à l'ordre de temps en temps finissent par comprendre le message après quelques beignes dans la tronche et des menaces bien placées. Il est rare qu'on ait besoin d'en arriver là. Et c'est sa dernière chance.

Si après ça elle n'a toujours pas compris, on la renverra d'où elle vient.

— Pourquoi ?

— Parce que la violence ne correspond pas à notre concept des affaires. La grande majorité de nos partenaires en affaires n'apprécient pas ce genre de pratiques.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— La question est plutôt : qu'est-ce qu'elle *n'a pas* fait ? Elle reste sans bouger comme un tas de viande morte pendant que les clients la sautent. Il y a déjà eu plusieurs plaintes et on a dû rembourser sept passes, peut-être huit, je ne me souviens plus exactement. Mais c'est tout récent. Jusque-là, elle faisait son boulot correctement, on n'avait aucun reproche à lui faire. Personne ne sait ce qui lui est arrivé.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Rien. Ou en tout cas rien de sensé.

— Peut-être qu'elle ne le sait pas elle-même ?

Une lueur d'espoir s'alluma dans l'esprit de Henrik. Peut-être valait-il mieux parler avec la fille, la ramener à la raison, pour ainsi dire. C'est ce qu'il suggéra, mais Jan doucha aussitôt son espoir :

— Eh bien, qui sait ? On le découvrira ce soir.

— Elle a un client ce soir ?

— Bien sûr. Au fait, si c'est l'hiver ou en tout cas s'il gèle, sache que ça peut être une bonne idée de les attacher dehors sans vêtements pendant une demi-heure. C'est simple, mais incroyablement efficace. J'ai déjà essayé cette méthode trois fois, et par la suite, les trois filles ne nous ont plus jamais posé de problèmes, même pas en été.

Il éclata de rire, comme s'il avait raconté une blague, et Henrik rit avec lui.

— Tiens, la demoiselle a terminé sa promenade. Tu emmènes Jessica dans le cabanon, moi je vais ouvrir la porte et je m'occupe du matériel.

Henrik se retourna. Benedikte approchait. Il était temps de se mettre au travail.

C'était un cabanon de chasse tout ce qu'il y a de plus rustique : bâti en rondins bruts, une seule pièce avec deux

fenêtres à croisillons sur chaque façade. À une extrémité de la pièce, deux lits superposés avaient été installés contre le mur et deux matelas en mousse prenaient la poussière. De l'autre côté, il y avait un poêle à bois en fonte doté d'un tuyau qui traversait le toit. L'équipement du cabanon était spartiate et se résumait à de lourdes chaises en bois autour d'une longue table clouée au sol. Rien d'autre hormis une gravure sur acier jaunissante représentant un chasseur avec son chien et divers types de ramures de cervidés sur des crânes blancs aux globes oculaires vides. Il flottait dans l'air une odeur de renfermé. Henrik plissa le nez. Un mélange de bière rance, de nicotine, de graisse avariée, de moisi et d'humidité. Il envisagea d'ouvrir une fenêtre, mais son intention ne dépassa pas le stade de la pensée.

Ils ordonnèrent à la fille de se déshabiller, ce qu'elle refusa, si bien qu'ils durent lui ôter ses vêtements eux-mêmes, de force. Puis ils la suspendirent avec une corde à une poutre de la charpente, repliée sur elle-même, la tête en bas. Jan lui avait habilement ligoté les mains avant de les passer derrière ses genoux et de glisser un solide bâton entre ses bras et le creux de ses genoux.

Il hissa sa victime à environ un mètre du sol et attacha à la va-vite l'extrémité de la corde autour du poêle. Elle poussa un gémissement qui était davantage pleurnichard que réellement plaintif. Ses cheveux crépus pendaient au-dessus du sol, telles des touffes de laine noire emmêlée, tandis que ses yeux se révulsaient. Henrik se dit que c'était n'importe quoi et s'autorisa à regarder ailleurs un instant avant que Jan lui tende la matraque. Elle était recouverte d'un câble électrique soigneusement tressé, lourd mais en même temps flexible. Il observa à nouveau la fille. Un de ses élastiques noirs avait glissé de sa chevelure et s'accrochait à une mèche, comme un insecte cherchant à se camoufler.

— Il faut que tu la frappes derrière les cuisses, sur les fesses... Enfin, sur son cul, quoi, puis sur le dos ou sur les épaules. Fais gaffe de ne pas lui abîmer les reins, la nuque ou les parties génitales.

Jan désigna de manière pédagogique les zones à éviter sans toucher la fille. Henrik acquiesça et demanda :

— Combien de coups je dois lui donner ?

— Tu la frappes jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

— Fort ?

— De toutes tes forces.

Il n'avait plus de questions à poser et donc plus aucune raison de faire tarder les choses. Henrik soupesa de nouveau la matraque, puis frappa de façon brutale mais contrôlée le dos de la fille. Elle poussa un rugissement désespéré et, se tordant de douleur, se balançait au bout de sa corde. *Comme une piñata*, pensa Henrik en serrant les dents pour ne pas se mettre à pleurer.

— Tu peux faire mieux, mets-y plus de force, mec.

Il cogna à nouveau, au même endroit, mais cette fois aussi fort qu'il put. La fille hurla pitoyablement. Benedikte détourna les yeux, Jan acquiesça d'un air las. Henrik sentit une rage étrange monter en lui. Peut-être était-ce à cause des hurlements de la fille, ou parce qu'il avait dû la traîner de la voiture jusqu'ici par l'oreille, ou encore parce qu'elle l'avait obligé à la déshabiller, ou peut-être tout simplement parce qu'elle se balançait, impuissante, devant lui et que c'était son job de la frapper ? Après ça, il n'eut plus aucun mal à lâcher ses coups. Il frappa cinq fois, dix fois, vingt fois. Puis il arrêta de compter. Les hurlements de la fille ne formaient plus qu'un, qu'elle interrompait juste occasionnellement pour reprendre son souffle. Et tout à coup, alors que tout se déroulait selon le plan, Henrik heurta la corde avec la matraque et le nœud se défit, envoyant la fille tête la première sur le sol. Sa nuque se rompit avec un vilain petit craquement. Puis il y eut un silence de mort.

Le lac était coincé entre deux pentes abruptes irrégulières, comme s'il y avait juste assez de place pour le contenir. À l'aube des temps, la fonte des glaces avait creusé ici une vallée dans le paysage, où des feuillus formaient aujourd'hui un îlot de verdure au milieu de cette forêt de conifères sinistre et silencieuse. Le long de la rive, sur environ trois cent soixante degrés, il y avait de larges étendues de roseaux, de joncs et de glycéries flanquées d'herbe à coton, dont les touffes blanches – aussi connues sous le nom de coton du pauvre et de jouet du vent de mai – annonçaient l'été.

Le lac n'avait pas de nom officiel. Il était trop insignifiant et inaccessible. Les locaux l'appelaient simplement le petit lac, et les étrangers, principalement des ornithologues et des chasseurs, ne lui portaient que peu d'intérêt. Toutefois, la rive orientale constituait une exception car d'anciennes cartes faisaient référence à cette zone sous le nom de marais de Satan. D'après la légende, un détachement de l'armée suédoise en route pour Copenhague y avait établi son camp pour la nuit, en 1658, au cours d'un des innombrables conflits entre le Danemark et son voisin. Dans la soirée, les envahisseurs s'étaient divertis avec les filles des fermiers des alentours, certaines consentantes, d'autres non. Une orgie qui avait connu son point culminant quand le pasteur de l'église de Kolleløse avait été noyé dans le lac par les soldats, après avoir tenté bravement de s'interposer, avec pour toute arme la parole de Dieu et sa propre colère. L'histoire ne respectait peut-être guère la réalité des événements, mais

les gens du coin s'accrochaient à leurs légendes et croyaient toujours que si l'on voulait couper des roseaux dans le marais de Satan, il était préférable de se signer trois fois au préalable, sans quoi on s'exposait à de grands malheurs avant la fin de l'année.

Jan ne prit pas la peine de se signer. D'une part parce qu'il ignorait la légende, d'autre part parce que le malheur l'avait déjà frappé.

Il se tenait au bord du lac, regardant onduler les roseaux, qui étaient de la taille d'un homme. Benedikte attendait derrière lui, silencieuse. Entre eux se trouvait un gros bloc de granite grossièrement taillé, qui avait été attaché à deux robustes branches d'épicéa avec la corde qu'ils avaient utilisée pour torturer la fille. Jan se retourna.

— Tu as fait du très bon boulot, Benedikte.

Il désigna du pied le bloc de granite, une borne kilométrique partiellement couverte de peinture blanche écaillée. Malgré son poids, Henrik et elle l'avaient traînée sur presque deux kilomètres, et bien que le mérite en revînt principalement à son partenaire, sa prestation n'en demeurait pas moins impressionnante. Toutefois, le compliment n'eut pas d'effet sur elle. C'était comme si elle ne l'avait pas entendu. Au bout d'un certain temps, elle finit par prendre la parole :

— Qu'est-ce que tu vas raconter à mon père ?

— Qu'il s'est produit un accident, dont il n'a certainement pas envie de connaître les détails et, bien sûr, qu'il a perdu un investissement.

— C'est tout ?

— C'est suffisant. Ton père et ta mère prennent en compte ce genre de déconvenues. C'est prévu dans leur budget.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

— Tu vas leur dire que j'étais là ?

Avant de répondre, le vieil homme attendit qu'un butor, tapi dans la végétation, ait terminé de chanter.

— Je croyais que tu nous avais accompagnés sur ordre de ta mère. Pour t'assurer qu'on ne soit pas trop tendres avec la pute.

— Arrête, Jan ! Tu sais bien que c'était un mensonge.

Il savait pertinemment que ce n'était pas sa mère qui l'avait envoyée, mais il savait également qu'elle nourrissait l'ambition de connaître tous les aspects des affaires de ses parents et qu'il n'avait pas intérêt à la contrarier. C'est pour cette raison qu'il dit :

— Je suppose que tu as parfaitement conscience que tes parents ne pourraient pas te sortir de ce merdier. Tu prendrais au moins dix ans, comme Henrik et moi.

Elle hocha la tête, agacée.

— J'ai, comment tu as dit ?... parfaitement conscience qu'on est tous les trois dans la merde.

Henrik avait réussi à descendre la pente escarpée avec son fardeau sur les épaules sans le lâcher ni trébucher une seule fois, en zigzaguant entre les arbres. Une fois à leur hauteur, il s'approcha et s'agenouilla à côté du bloc de granite avant de déposer délicatement le cadavre dénudé de la fille. Jan demanda :

— Personne ne t'a vu ?

La question était superflue. S'il avait croisé quelqu'un, il n'aurait certainement pas été aussi calme. Mais Jan savait qu'il avait pris un énorme risque en le laissant porter la fille de cette manière. De toute façon, les alternatives auraient été risquées, elles aussi.

— Je ne crois pas.

— Et le cabanon est prêt à être incendié ?

— Oui.

Benedikte avait tourné le dos au cadavre et aux deux hommes. À ce moment-là, elle demanda :

— Pourquoi tu veux le brûler ? Ça va attirer l'attention.

— Parce qu'on n'a pas le choix. On a laissé des dizaines d'indices, là-bas, et si la police scientifique débarque, ils vont les trouver, tu peux me croire.

Sur les instructions de Jan Podowski, ils ligotèrent le corps de la Nigériane à la pierre et aux branches. L'opération prenait du temps et Henrik craignait qu'ils ne fussent découverts par un garde forestier ou par un groupe de chasseurs armés de fusils. Mais rien de tout cela n'arriva et ils

purent accomplir leur tâche macabre en toute tranquillité. D'abord, ils libérèrent la pierre du treillis de branchages, après quoi Jan leur ordonna de creuser des sillons parallèles d'environ cinquante centimètres de long et cinq de profondeur. À l'aide d'un bâton, il traça des traits sur le sol et, bien qu'ils n'eussent que leurs doigts pour creuser la terre noire et boueuse, les deux jeunes gens s'exécutèrent sans poser de questions. Henrik pour ne pas passer pour un idiot, Benedikte parce qu'elle avait rapidement compris que le meilleur moyen d'en finir avec le cauchemar qu'elle était en train de vivre était d'obéir à l'ancien sans hésiter.

Lorsqu'ils eurent terminé de creuser, ils posèrent les branches d'épicéa en travers des sillons, puis firent rouler le bloc de granite dessus. Pour finir, ils placèrent la fille dans une posture obscène, comme si elle enlaçait la pierre, les bras et les jambes pendant de chaque côté. Jan et Henrik l'attachèrent le plus fermement possible, Benedikte passant l'extrémité de la corde dans les sillons qu'ils avaient creusés sous la pierre chaque fois que c'était nécessaire. Il ne leur restait plus qu'à porter l'ensemble jusque dans le lac. Ils durent s'y mettre à trois.

Cette fois encore, Jan prit le commandement.

— Il va falloir qu'on enlève nos vêtements. On ne peut pas se permettre de rentrer trempés.

Ni Henrik ni Benedikte ne protestèrent. Jan poursuivit :

— Quand vous serez prêts, vous remettrez vos chaussures. Et préparez-vous à souffrir. L'eau ne doit pas faire plus de cinq degrés, alors on ne va pas pouvoir passer plus de quelques minutes dans le lac, c'est compris ?

Ils acquiescèrent et commencèrent à se dévêtir. Jan les arrêta.

— Non, attendez qu'on ait décidé qui fait quoi. Pas la peine d'en discuter pendant qu'on se les gèle.

Quelques instants plus tard, les hommes se retrouvèrent en caleçon et Benedikte en culotte et soutien-gorge, tous avec leurs chaussures aux pieds. Henrik n'avait pas renoué ses lacets qu'il grelottait déjà de froid. Une légère brise qu'il n'avait pas remarquée jusque-là lui mordait agressivement le corps.

— Putain, je suis en train de geler sur place.

Jan le réprimanda aussitôt :

— Arrête de geindre, ça ne fait qu'empirer les choses.

Et Benedikte sortit de son silence pour en remettre une couche :

— Tu préférerais peut-être être bien au chaud en taule plutôt que d'avoir un peu froid ici ? Allez, maintenant soulève-la.

D'un pas décidé, elle se glissa parmi les roseaux et pénétra dans l'eau jusqu'à mi-cuisse. Les hommes la suivirent lentement, alourdis par leur fardeau. Henrik se mit à haleter sous l'effet du froid, mais ne dit rien. Benedikte avait écarté les roseaux de leur passage et, pas à pas, ils s'enfoncèrent dans la végétation, qui se referma bientôt derrière eux, dissimulant la rive. Lorsque les hommes eurent de l'eau jusqu'à la taille, la flottabilité leur facilita la tâche, mais l'engourdissement qui s'emparait de leurs membres mettait un frein naturel à la distance qu'ils pouvaient encore parcourir.

— Encore dix pas, dit Jan Podowski, ensuite on la laissera. Allez, Henrik, tu peux le faire. Plus que dix pas et ce sera fini. Comptons ensemble.

Ils comptèrent à l'unisson. Lorsqu'ils arrivèrent à dix, les hommes lâchèrent leur chargement. Ils avaient de l'eau quasiment jusqu'au cou.

— Faites gaffe de ne pas rompre ces saletés de roseaux en retournant vers la rive. On repart aussi lentement et prudemment qu'on est venus.

Henrik n'entendit presque rien, il capta juste le mot "repart", mais Benedikte le précéda et repoussa les roseaux d'une main, tandis que, de l'autre, elle l'entraînait vers la berge. Il n'y avait pas besoin d'avoir fait médecine pour comprendre que le froid était en train d'avoir le dessus et qu'il avait besoin de se réchauffer au plus vite. La graisse de Jan constituait une excellente isolation thermique et il n'était pas trop affecté. Il observait les deux jeunes gens. Il allait devoir renvoyer Henrik, avec une coquette indemnité de licenciement, et lui dire de prendre ses distances et, le plus important, d'oublier tout ce qui s'est passé. C'était

dommage, il aimait bien ce gars, mais il n'avait pas d'autre option. Puis il regarda Benedikte et sourit. Pour la toute première fois, il avait vu la digne héritière de ses parents, déterminée, forte et cynique – n'épargnant ni elle-même ni personne d'autre. C'était une facette de sa personnalité bien différente de celle qu'elle affichait au quotidien.

Lorsque Henrik Krag et Jan Podowski lâchèrent le bloc de granite, la fille coula instantanément vers le fond du lac. Lors de la descente, la pierre pivota légèrement, la faisant atterrir sur le flanc, environ un mètre au-delà de la forêt de roseaux. Elle reposa là, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, comme si elle criait en silence dans son nouvel univers. Sa décomposition débuta lentement, la froideur de l'eau entravant toute activité biologique au fond du lac, puis progressa plus rapidement. Au début d'avril, les langues râpeuses des escargots d'eau douce avaient emporté ses yeux, et des arthropodes affublés de noms latins à rallonge s'étaient faufiletés dans ses orifices. Et en mai, quand les hêtres fleurirent et les plantes aquatiques eurent éclos à la surface, vertes et gracieuses, le processus de décomposition accéléra. Des gaz bactériens s'échappèrent de ses entrailles et elle tira sur ses liens dans une vaine tentative pour remonter, tandis que des chapelets de bulles minuscules jaillissaient de toutes les parties de son corps. Au début de l'été, l'odeur émanant du cadavre attira une horde de charognards aquatiques : écrevisses, vers et poissons en tous genres. Vers le milieu de l'été, un groupe d'anguilles jaunes élit domicile en elle, mais alors que les tilleuls étaient en fleur et que l'éphémère été danois touchait à sa fin, tout était terminé. Elle avait été réduite à l'état de squelette et les poissons désertèrent les parages l'un après l'autre. En août, les ultimes tendons et muscles cédèrent, sa main droite se détacha et se mit à dériver,

bientôt suivie par la gauche. La saison de la chasse au canard ouvrit le 1^{er} septembre.

Le chasseur était en place au bord du lac depuis l'aube. Il attendait patiemment sur sa chaise pliante, tandis qu'une lumière pâle envahissait le ciel gris perle par l'est et que le paysage autour de lui se parait de couleurs. Son chien de chasse, un setter irlandais de trois ans, qui jusqu'ici lui avait valu plus de tracas que de joie, était allongé à côté de sa chaise. Il s'appelait Dingo et était tout simplement stupide. L'homme regrettait son précédent chien qui, le cœur et les poumons infestés par les vers, et au terme d'une terrible période de maladie, avait malheureusement dû quitter ce monde à son apogée. Même si le chasseur sur sa chaise repensait à son ancien chien dans le lever de soleil, il n'en caressait pas moins Dingo derrière l'oreille. Après tout, le pauvre setter n'était pas responsable de sa bêtise.

Le canard gris, frappé en plein vol, tomba vers le sol comme une pierre, faisant craquer les roseaux secs, et fendit la surface de l'eau dans un grand *splash* ! tandis que les parois rocheuses renvoyaient l'écho du coup de feu. Le chasseur leva brièvement un poing rageur vers les puissances célestes pour célébrer sa prise. Dingo baissa la queue entre ses pattes arrière et se mit à hurler. Il ne restait plus qu'à récupérer le gibier. Dingo fut envoyé à l'eau trois fois, et les trois fois il revint, en agitant la queue mais sans rien dans la gueule, tandis que son propriétaire se faisait peu à peu à l'idée que s'il voulait que le volatile finisse dans son four, il allait devoir aller le chercher lui-même. Ou abattre un autre canard sur la terre ferme. Il adressa à son chien un regard sévère et déclara sèchement :

— Tu peux t'estimer heureux qu'on ne mange pas les chiens dans ce pays.

Dingo dressa les oreilles d'un air joyeux.

— Allez, c'est ta dernière chance. Retrouve-moi ce canard, bordel !

Dingo disparut dans la végétation pour la quatrième fois. Son maître dut l'appeler à plusieurs reprises avant qu'il ne revienne enfin, fier comme un coq, bien que ce qu'il rapporta ne fût pas un canard gris.

Au cours de sa carrière de photographe de presse, le chasseur avait souvent été amené à voir des cadavres, aussi ne fut-il pas particulièrement choqué à la vue du crâne. Celui-ci était tacheté et décoloré en nuances de noir et de brun, avec des mèches de cheveux couleur algue sur le cuir chevelu et des dents étonnamment blanches sur la mâchoire supérieure, tandis que la mandibule était manquante. Pendant quelques instants, il le tint face à lui, comme un acteur répétant le rôle de Hamlet, jusqu'à ce qu'il eût la certitude qu'il était authentique. Alors il le posa délicatement dans l'herbe mais se ravisa aussitôt, craignant que Dingo ne file avec sa découverte. L'homme ramassa le crâne et l'accrocha hors de portée du chien, en l'enfilant à une branche de jeune bouleau par l'un des globes oculaires – un acte irrespectueux qui lui vaudrait plus tard d'être interrogé pendant plusieurs heures au commissariat de Hillerød par des policiers qui n'apprécieraient guère le manque d'éducation de Dingo.

Au cours des jours qui suivirent, la pluie et des vents violents s'abattirent par vagues en provenance de l'ouest, compliquant le travail des plongeurs. Le lac avait beau être petit, il faisait en son centre douze mètres de profondeur et, près des rives, les eaux plus basses étaient difficiles à explorer en raison de la végétation dense. Le butin de la première journée de recherches se limita à un cadavre de canard gris, ce qui confirma en partie l'histoire du chasseur, bien que personne n'eût réellement douté de lui, en dépit de la manière inconvenante avec laquelle il avait traité le crâne. La deuxième journée ne fut qu'une perte de temps. En revanche, les trouvailles de la troisième journée justifèrent pleinement l'investissement consenti. Dans la matinée, ils remontèrent les restes d'une main, et peu après la mâchoire inférieure fut retrouvée dissimulée sous un groupe de nénuphars. Ces deux découvertes insufflèrent aux deux plongeurs

un regain d'énergie. Ils étaient désormais convaincus qu'il y avait bien quelque chose dans le lac, et en fin d'après-midi, le squelette du marais de Satan fut retrouvé. La fille et la pierre furent récupérées en une journée presque aussi froide que celle où ses bourreaux l'avaient immergée dans le lac, six mois plus tôt.

La police de Hillerød se chargea de l'enquête mais, malgré un excellent travail du point de vue technique, elle n'obtint aucun résultat. Le rapport d'autopsie établit que le corps appartenait à une femme âgée entre quinze et vingt ans, de corpulence moyenne et d'une taille d'environ 1,68 mètre. La mort avait été causée par une fracture de la deuxième vertèbre cervicale. En dehors de cela, elle ne présentait aucune autre fracture ni déformation des os, à l'exception d'une côte brisée, ce qui avait dû survenir quand on l'avait liée au bloc de granite. En revanche, il avait été beaucoup plus compliqué d'estimer combien de temps le corps avait passé dans l'eau. Entre quatre et sept mois, d'après le légiste. Et en se basant sur une longue liste de suppositions qui rendait la datation encore plus incertaine. En pratique, cela signifiait que quelqu'un avait probablement dû immerger la femme dans le lac entre février et avril de la même année. Cependant, l'autopsie avait révélé un fait surprenant : la femme était d'origine africaine, ce qui était triplement confirmé par les restes de ses cheveux, son crâne et son ADN. L'examen scientifique ne fournit que peu d'informations supplémentaires. La corde avec laquelle la femme avait été ligotée à la pierre fit l'objet d'une analyse approfondie, mais tout ce qui en ressortit, c'était qu'elle avait pu être achetée dans n'importe quel magasin de bricolage du pays. Le bloc de granite fut mesuré et pesé, mais à ce stade, l'enquête avait déjà établi que cette pierre s'était trouvée précédemment à l'angle de la route menant dans la forêt de Hanehoved et de la nationale. Elle avait été arrachée du sol sans que l'on puisse dire quand. L'équipe de la Scientifique n'apporta qu'une seule contribution positive :

une reconstitution du visage de la victime. La technique de reconstitution faciale avait été considérablement améliorée au cours de ces dernières années. Le processus était désormais plus rapide et moins coûteux, et les résultats plus probants.

Les enquêteurs se concentrèrent sur deux pistes qui, hélas, ne menèrent nulle part. L'une était le manoir de Kolleløse, dont dépendait la forêt de Hanehoved et, par conséquent, le lac dans lequel la femme avait été retrouvée. Le domaine appartenait à un certain Adam Blixen-Agerskjold, un quadragénaire moderne et accessible, descendant d'une vieille famille noble. Aidé de son épouse et d'une poignée d'employés, il dirigeait une ferme hautement industrialisée de sept cents hectares sur laquelle il cultivait principalement différentes variétés d'orge de printemps, de blé d'hiver et de maïs sauvage. Bien évidemment, cela n'avait rien d'une mine d'or et chaque couronne gagnée était réinvestie dans l'entretien des bâtiments historiques. Le chambellan et son épouse étaient conscients de leurs devoirs envers ce patrimoine familial, même si c'était un gouffre financier qui ne leur valait guère de reconnaissance.

Pour des raisons évidentes, l'intérêt de la police se concentra davantage sur la forêt du chambellan que sur son exploitation agricole. La forêt de Hanehoved était largement inexploitée. Les droits de chasse avaient été loués à une association de Frederiksberg, et il pouvait s'écouler des mois sans qu'aucun membre du domaine ne mette les pieds dans la forêt. Par ailleurs, personne au manoir ni dans l'association de chasseurs n'avait vu une femme noire dans les parages.

La seconde piste suivie par les enquêteurs de Hillerød se révéla également être une impasse. Au prix d'un effort massif, ils s'assurèrent que la reconstitution faciale de la fille soit montrée non seulement aux quelques habitants de la campagne environnante, mais aussi à la majorité des commerçants des trois villes les plus proches, à savoir Slangerup, Lynge et Ganløse. C'était une tâche gigantesque, mais vaine, et l'enquête s'essouffla peu à peu par manque de

nouveaux éléments. À l'anniversaire de la mort de la femme – un événement connu de très peu de gens –, personne du côté de la police ne se préoccupait plus réellement d'elle. Dans l'opinion publique, son destin ne suscitait guère plus d'intérêt.

Mais cela allait bientôt changer.

TV-20, la chaîne de télévision locale de Hillerød, était à l'antenne tous les jours à 20 heures. Elle fonctionnait grâce à une équipe de volontaires et aux subventions du ministère de la Culture et couvrait avec sérieux les diverses activités de la région, qu'il s'agisse de réunions du conseil municipal, d'événements sportifs ou de pièces de théâtre amateur. L'un des programmes réguliers de la chaîne s'intitulait *La Loi et l'Ordre à Hillerød*. C'était un magazine diffusé un mercredi sur deux qui, sans tomber dans le sensationnalisme ni le superficiel, s'efforçait de passer à la loupe des affaires criminelles ayant eu lieu en ville et dans ses alentours. Ce fut notamment le cas un mercredi d'avril 2009. Ce jour-là, le programme était censé contenir une longue interview en direct du directeur de la police de Hillerød à propos de son récent rapport sur l'activité de ses services au cours de l'année passée. Malheureusement, le directeur fut contraint de décliner l'invitation au dernier moment et envoya à sa place un commissaire vieillissant.

Naturellement, le commissaire ne s'était pas préparé, mais d'un autre côté il avait suffisamment d'expérience et de sagesse pour reconnaître quand il ignorait la réponse à une question. Quant au reporter qui menait l'interview, il fit preuve d'une grande habileté pour engager un dialogue constructif sur tous les sujets que son interlocuteur maîtrisait. C'est pourquoi la première moitié de l'interview se déroula à merveille. Mais alors qu'il semblait que les deux protagonistes avaient compris qu'en s'entraînant, ils

pourraient mener le programme à bon port, tout partit de travers quand ils abordèrent le sujet de l'enquête sur l'inconnue de la forêt de Hanehoved, qui ne pouvait déceimment pas être comptée au nombre des succès de la police. Un fait que le commissaire était peu enclin à admettre. Le reporter insista gentiment :

— Mais enfin, ne serait-il pas correct d'affirmer que l'enquête n'a pas progressé ?

Le commissaire acquiesça. C'était exact, mais en même temps il était déterminé à défendre ses collègues enquêteurs dont il savait qu'ils n'avaient pas ménagé leurs efforts.

— La réalité, c'est que ça peut parfois être compliqué de découvrir de quel pays viennent ces nègres.

Le reporter, estomaqué, resta bouche bée et un silence pesant s'installa.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? finit-il par demander.

— Eh bien, elle venait d'Afrique. Je veux dire... elle aurait pu vivre dans toutes sortes d'endroits.

Les paroles du commissaire, aussi déplacées fussent-elles, n'avaient nullement été prononcées dans le but d'offenser. C'était l'expression qu'employait son propre père, dans les années 1970, pour désigner les travailleurs immigrés. Le reporter se ressaisit et fit en sorte de sauver ce qui pouvait encore l'être.

— Vous ne voulez tout de même pas dire par là que cette femme mérite un traitement différent du fait de la couleur de sa peau ?

Le commissaire fronça les sourcils et répondit, décontenancé :

— Non, bien sûr que non. Pourquoi ça ?

Malgré tout, le malaise ne retomba pas au cours des jours suivants, bien au contraire. Le commissaire de police de Hillerød commit la bêtise de défendre et de justifier son subordonné devant la presse, avec pour résultat que l'infortunée expression fut répétée plusieurs fois sur les chaînes de télé nationales, et ce en prime time. Puis ce fut l'effet boule de neige : la télévision, la radio, les principaux journaux du pays et les blogueurs relayèrent l'incident. Des linguistes

dissertèrent sur la phrase fatale, des sociologues dénoncèrent le climat de racisme régnant au sein des forces de police danoises, donnant lieu à des débats musclés. L'interview de l'inspecteur fut diffusée encore et encore, tandis que l'intéressé, suspendu par sa hiérarchie, passait ses journées dans son canapé à pester alternativement contre les médias danois et ses nouveaux amis de l'extrême droite.

Mais le scandale eut toutefois une conséquence positive. Dans le sillage de cette bévue sémantique, la découverte du cadavre de la jeune femme fut largement traitée dans les médias, car même le plus obtus des journalistes pouvait comprendre que cette enquête pour homicide ajoutait du piment au débat sur le racisme, tout en mettant en relief la maladresse de la police. La tempête médiatique connut son paroxysme le troisième jour, au cours d'un magazine d'information dans lequel l'histoire fut proposée aux téléspectateurs sous le titre "La pression s'accroît sur le directeur de la police nationale", sans qu'il soit précisé en quoi consistait cette pression. Ce qui n'empêcha pas sa conseillère en communication de réagir promptement. Le soir même, celle-ci rédigea une note tranchante dans laquelle elle recommandait à son supérieur d'agir, de quelque manière que ce soit, du moment qu'il démontrait suffisamment de détermination et de poigne pour toucher l'homme de la rue. Le directeur de la police nationale détestait l'homme de la rue de tout son cœur, d'une part parce qu'il avait l'impression qu'il devait constamment tout faire pour gagner ses faveurs, d'autre part parce que c'était le privilège exclusif des conseillers en communication d'interpréter ce que pensait le révolté de la rue. Néanmoins, le directeur de la police nationale appliqua son conseil. Il ordonna que l'enquête sur le cadavre de femme découvert dans le lac, en pratique inexistante, soit immédiatement retirée à la circonscription du Sjælland du Nord et confiée à la brigade criminelle de Copenhague. Ce fut la seule idée qui lui vint à l'esprit.

L'inspecteur Konrad Simonsen était arrivé de bon matin à la préfecture de police de Copenhague afin de se familiariser avec les trois piles de dossiers qui trônaient sur son bureau et constituaient l'enquête dont il venait d'hériter. Une résolution qu'il dut cependant remettre à plus tard au profit d'un mail du directeur de la police nationale qui, en des termes extrêmement vagues, lui ordonnait d'envoyer une note à chacun des membres de la brigade criminelle pour les informer de la terminologie appropriée à employer dans leur enquête sur le meurtre d'une Africaine dans le marais de Satan. À 9 heures, alors que Simonsen Konrad était encore loin d'avoir exécuté l'ordre de son supérieur, Arne Pedersen débarqua dans son bureau. Pedersen Arne était son adjoint, un homme d'à peine quarante ans, compétent et généralement de bonne humeur. Comme aujourd'hui.

— Bonjour, Simon. Voilà ce que j'appelle une belle journée. J'ai entendu dire qu'on allait sortir faire une petite balade sympa en forêt.

— Ils annoncent de la pluie pour plus tard dans la journée, alors je ne me réjouirais pas trop vite, à ta place.

— Je détecte une certaine réticence à profiter des joies simples de l'existence que nous offre cette magnifique matinée.

— Ferme-la et file-moi plutôt un coup de main.

Arne jeta sa veste sur le bureau et se posta derrière son chef.

— Je croyais que tu étais arrivé de bonne heure pour te plonger dans l'affaire de la négresse.

— N'emploie pas ce mot, plus jamais ! J'ai reçu un mail du patron, encore plus obscur que d'habitude. Mais si j'ai bien compris, il dit qu'on n'est pas obligés de se donner à fond sur notre nouvelle enquête, tant qu'on raconte au public qu'on fait de notre mieux pour résoudre l'affaire. Et quoi qu'il arrive, on ne doit jamais, absolument jamais, utiliser des termes dégradants à connotation raciste, que ce soit entre nous ou avec des personnes de l'extérieur, à l'oral, à l'écrit, en pensée ou en rêve. Et je suis supposé faire en sorte que ce soit clair pour tous les membres de mon équipe et, si possible, aussi pour leurs familles.

— Donc, nég...

— Ta gueule !

— Désolé, chef. Mais tu vas avoir du boulot si tu veux éliminer ce mot de notre vocabulaire. Tout le monde parle de l'affaire de celle que je n'ai pas le droit de nommer, en employant justement ce terme tabou. Tu ne pourras pas l'empêcher, quoi que tu fasses.

— Faux. Je ne pourrai pas l'empêcher, quoi que *tu* fasses. Arne leva le bras dans un geste d'exaspération.

— T'es pas sérieux ?

— Je suis ton chef, je suis on ne peut plus sérieux. Reprends certaines phrases de notre vénéré directeur, ça lui fera plaisir, mais veille à les placer dans un contexte qui ait du sens. Ensuite, transmets le résultat en mon nom à tous ceux qui, au Danemark, portent un uniforme. Je te fais confiance, alors envoie la note dès qu'elle sera prête, pas besoin de mon approbation. Prends ton temps, on ne partira pas avant deux heures. En attendant, j'emprunterai ton bureau. Tu veux bien m'ouvrir la porte ?

Konrad se tenait prêt au milieu de la pièce, les dossiers dans les bras.

— Et puis quoi encore ? Débrouille-toi tout seul !

C'est ce qu'il fit, avec un coude et une paire de doigts.

Il fallut environ une heure à Arne pour remplir sa nouvelle mission, et le résultat fut, au vu des circonstances,

tout à fait correct. Après l'avoir relu deux fois et procédé à quelques ajustements, il envoya la note au nom de Konrad, comme il en avait reçu l'ordre. Puis il finit de boire son café, qui était désormais plus froid que tiède, et se connecta à un journal en ligne pour se faire une idée des nouvelles des dernières vingt-quatre heures. Il ne savait pas quoi faire d'autre, maintenant que son bureau était occupé. Il eut le temps de passer en revue les sites de trois journaux nationaux avant d'être interrompu par la Comtesse, qui pénétra dans le bureau de son supérieur, après avoir frappé, certes, mais sans avoir attendu la réponse. Âgée d'une quarantaine d'années, c'était une enquêtrice expérimentée et respectée, même si elle était maintenant en couple avec Konrad, lequel avait emménagé dans son pavillon de Søllerød un an plus tôt. Si elle fut surprise de tomber sur Arne, elle ne le montra pas.

— Bonjour, Arne. Tu es occupé ?

— Non, on ne peut pas vraiment dire ça. Je suppose que la crise financière et les résultats sportifs peuvent attendre, mais si c'est Simon que tu cherches, il est dans mon bureau en train de lire des rapports.

— En fait, il fallait aussi que je te parle, mais pourquoi est-ce que vous avez échangé vos bureaux ?

Arne lui fournit des explications. Il en profita en même temps pour se plaindre encore une fois de la mission qui lui avait été imposée. Mais ses protestations tombèrent dans l'oreille d'un sourd, la Comtesse partageant pleinement le point de vue du directeur de la police nationale.

— Je trouve l'idée de ce petit rappel à l'ordre excellente, et tu es indubitablement meilleur que Simon pour formuler ce genre de choses.

Le compliment glissa sur lui comme de l'eau sur les plumes d'un canard.

— C'est ridicule. On ne peut pas changer la manière dont les gens parlent, et ça me gonfle que tout doive tout le temps être politiquement correct. C'est devenu quasiment impossible, de nos jours, d'ouvrir la bouche sans que la police du langage nous tombe dessus sous prétexte

que tel ou tel groupe de la population risque de se sentir insulté.

— C'est n'importe quoi, Arne, et tu le sais. Bien sûr qu'il est possible de parler des autres de façon respectueuse sans pour autant perdre son intégrité.

— Tu as peut-être raison, mais le pire, ce serait qu'on ne se donne pas à fond pour tenter de résoudre cette affaire, quel que soit le nom qu'on lui donne. Ça, ce serait raciste.

— Je suppose que l'un n'empêche pas l'autre. Et pourquoi est-ce qu'on ne se donnerait pas à fond ?

Une fois de plus, Arne lui apporta des explications et, une fois de plus, la Comtesse prit le parti du directeur de la police nationale, ce qui n'était pas toujours le cas. Elle n'était pas du genre à flatter qui que ce soit, quel que soit son grade, c'est pour cela que tout le monde la respectait.

— Je suis certaine que ce qu'il a voulu dire, c'était qu'on devait utiliser nos ressources de manière réaliste. La police de Hillerød a réalisé un excellent travail et c'est pas la peine qu'on reprenne tout depuis le début si on n'a rien de nouveau à ajouter. Ce n'est pas parce que la victime est africaine. Mais il est vrai que le meilleur moyen de mettre fin à toute cette polémique, ce serait de retrouver celui ou ceux qui l'ont tuée.

La Comtesse sourit. Il l'imita. Vues sous cet angle, les choses paraissaient bien plus simples.

Arne saisit l'occasion pour changer de sujet et satisfaire sa curiosité. À la préfecture de police, tout le monde était au courant que la Comtesse s'était rendue ce matin-là à une réunion à propos de ses finances personnelles, et les spéculations allaient bon train pour savoir si oui ou non la débâcle des marchés financiers allait la mettre sur la paille. Même si ça ne le concernait pas, il n'hésita pas à lui poser directement la question car c'était la seule façon de faire avec elle :

— Au fait, Comtesse, ta fortune s'est évaporée ? Ou est-ce que tu es toujours pleine aux as ?

— Mon gestionnaire de fonds est un vieux schnock ultra-conservateur et pessimiste qui n'a jamais cru à l'argent facile. Aujourd'hui, il semblerait que ça me bénéficie... Mais assez

parlé de moi. Je suis venue te parler de Pauline. Finalement, elle viendra pas avec nous.

C'était un sujet sensible. Pour l'un comme pour l'autre.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'un ton hésitant.

— Parce qu'elle se sent pas à l'aise en forêt. Elle voudrait bien, vraiment, mais c'est impossible.

Arne acquiesça sans faire de commentaire. C'était ainsi.

Pauline Berg était une assistante de police judiciaire d'une trentaine d'années qui comptait parmi les plus proches collaborateurs de Konrad. Deux ans plus tôt, cependant, elle avait vécu une expérience traumatisante quand un tueur en série l'avait kidnappée et séquestrée dans un bunker isolé au milieu des bois. Elle l'avait vu asphyxier une camarade prisonnière et avait elle-même failli y rester. Depuis cet épisode, elle avait du mal à faire un certain nombre de choses, parmi lesquelles pénétrer dans un bois. L'hiver précédent, elle s'était finalement vue diagnostiquer un syndrome de stress post-traumatique par le médecin qui avait informé la brigade criminelle de la situation, sans pour autant faire de suggestion utile quant à la manière dont ils devaient se comporter avec un collègue dont le comportement était imprévisible, souvent déconcertant, et qui n'était plus en mesure d'accomplir son travail correctement. Ni même de gérer sa vie privée. En plus de cela, Pauline avait développé une obsession pour une affaire dans laquelle une jeune femme avait trouvé la mort dans des circonstances tragiques mais naturelles sur la lande de Melby, entre Asserbo et Hundested, dans le nord du Sjælland. Par moments, cette affaire – que Pauline s'entêtait à qualifier d'homicide – concentrait toute son attention.

Arne demanda calmement :

— Et Simon, il en dit quoi ?

La Comtesse baissa la tête et observa la moquette, une expression quelque peu vexée sur le visage. Puis elle se redressa et lui répondit brusquement :

— La même chose que toi... rien, mais c'est totalement inacceptable. La vérité, c'est que Pauline représente un énorme problème pour nous, et qu'elle n'a jamais cessé de

l'être depuis qu'elle a repris le travail, mais chaque fois que j'essaie d'en discuter avec Simon ou avec toi, tout ce que j'obtiens, ce sont des faux-fuyants et des réponses absurdes.

Elle tendit vers lui un doigt accusateur, comme pour souligner son agacement. Le regard d'Arne se concentra sur les ongles de la Comtesse. Ils étaient courts et le vernis clair dont ils étaient recouverts refléta un instant la lumière en provenance de la fenêtre.

— Vous allez supporter ça pendant combien de temps ? Trois ans... quatre... cinq ?

Arne ne sut quoi répondre. Quelques années plus tôt, il avait eu une relation avec Pauline, et à un certain moment il avait même été sincèrement amoureux d'elle, mais il n'avait pas voulu quitter ses enfants, ce qui avait tout fait capoter. À présent, celle qu'elle avait été autrefois lui manquait, mais il l'évitait chaque fois qu'il pouvait le faire sans que ce soit trop voyant. Il lâcha un soupir et dit :

— Qu'est-ce que tu veux faire ? La virer ? De toute façon, c'est impossible. Le directeur de la police nationale nous a transmis une note dans laquelle il précise que, quelle que soit la manière dont elle fait son job, on ne peut pas la renvoyer. Je le sais parce que c'est moi qui l'ai reçue quand je remplaçais Konrad. Et je suppose que c'est toujours valable.

Arne avait temporairement dirigé la brigade criminelle pendant que Konrad se remettait d'une opération du cœur. La Comtesse balaya cette possibilité.

— Bien sûr que je veux pas la virer, à quoi ça servirait ? Il va falloir qu'on ait une conversation avec elle. C'est pas la peine de faire comme si tout allait bien.

— Pourquoi ça te préoccupe tant, tout à coup ? Ça fait un bail qu'elle est comme ça. Pourquoi on n'en parlerait pas plutôt à Simon ?

La Comtesse secoua la tête.

— Excellente idée, tu es décidément un génie, Arne. Oui, parlons-en à Simon ! Mais comment fais-tu pour avoir des idées aussi brillantes ? C'est vrai qu'on aura tout le temps dans la voiture en allant à Kolløse, alors pourquoi ne pas

profiter de l'occasion pour en parler à Simon ? Je suis à fond avec toi, c'est d'accord.

Il renonça à protester. À quoi bon essayer de discuter quand elle était de cette humeur ? Il leva les bras dans un geste d'impuissance. Tandis qu'elle quittait le bureau, il se demanda si un dos pouvait avoir l'air arrogant.

Ils prirent la voiture de la Comtesse pour se rendre de la préfecture de police à la forêt de Hanehoved, dans le nord du Sjælland. Arne Pedersen se retrouva au volant sans vraiment savoir comment c'était arrivé, mais la Comtesse s'était d'elle-même installée à l'arrière, laissant la place de conducteur à un des trois hommes. Konrad Simonsen opta aussi pour la banquette arrière, et comme le quatrième membre du groupe, Klavs Arnold, n'était pas encore bien familiarisé avec les rues de la capitale et qu'aucun d'eux n'avait envie d'écouter la voix de synthèse du GPS, Arne n'eut pas d'autre option.

Il choisit de traverser le centre-ville en direction de l'autoroute de Hillerød, tout en se demandant comment il allait tenir la demi-promesse faite à la Comtesse et aborder le dilemme Pauline Berg. Cependant, la Comtesse le devança et entama un long monologue dont elle ne fit aucun mystère qu'elle l'avait préparé de longue date. S'ensuivit un silence pesant qui ne fut interrompu que lorsque Klavs Arnold se pencha en avant et désigna à travers le pare-brise le ciel au-dessus d'eux.

— On dirait qu'il va bientôt pleuvoir.

La provocation était manifeste et la tension monta encore d'un cran quand le Jutlandais s'adressa directement à la Comtesse :

— Je pense qu'on ferait mieux de se concentrer sur notre enquête, pour l'instant. On pourra toujours revenir plus tard sur ton monologue à propos de Pauline, quand le moment sera plus propice.

Arne leva une main entre son visage et le rétroviseur, la Comtesse poussa un grognement et Konrad referma bruyamment le dossier qu'il était en train de lire, conscient qu'il ne pouvait faire autrement qu'intervenir dans la dispute. À la surprise de chacun, il prit le parti de Klavs. Le cas Pauline Berg attendrait.

Malgré tout, aucun des trois hommes ne s'attendait à ce que la Comtesse batte en retraite du simple fait qu'elle était en infériorité numérique et que son chef était en désaccord avec elle, et la suite des événements leur donna raison. Plus belliqueuse que jamais, elle déversa sa colère sur Konrad, sans rien ajouter de nouveau. La pique à propos de son monologue n'avait pas totalement manqué sa cible et Konrad et elle se querellèrent tout au long du trajet entre Utterslev Mose et Værløse, elle tranchante et virulente, lui grincheux et manifestation de mauvais poil. Tandis qu'ils se disputaient, la pluie se mit à tomber. Les gouttes qui s'abattaient sur la voiture étaient éparses et hésitantes, mais bientôt, de violentes rafales de vent forcèrent Arne à ralentir considérablement.

Le franc-parler de Klavs se manifesta une fois de plus.

— On dirait un vieux couple qui se chamaille.

La Comtesse ne réagit pas, mais Konrad répliqua :

— Occupe-toi de ce qui te regarde !

— Oh, ça va. C'est pour quand, le mariage ?

Konrad pesta en silence contre le jeune Jutlandais. Quant à la Comtesse, elle ne laissa pas passer l'occasion de lui clouer le bec.

— On s'est mariés samedi dernier, annonça-t-elle.

La jeune mariée accepta les félicitations précipitées et se lança dans le récit de l'heureux événement, qui avait été présidé par un officier de l'état civil de la mairie de Rudersdal, en présence de la fille de Konrad, Anna Mia, unique invitée. Le mariage avait été précédé d'une longue discussion et de nombreux compromis à propos de l'ampleur à donner à la cérémonie, Konrad privilégiant l'intimité, tandis que la Comtesse voyait les choses en grand. Puis, tout à coup, et sans fournir aucune explication, elle avait changé d'avis.

— Vous imaginez un peu, il a fallu qu'on demande à notre voisin s'il voulait bien être notre second témoin, sinon ça n'aurait pas été légal. Pas vrai, Simon ?

Son époux gronda misérablement, surtout lorsqu'elle ajouta, sur un ton aimant :

— Oh, arrête de faire la tête, on dirait que tu viens de te faire dévitaliser une dent.

Comme toujours, Arne fut suffisamment stupide pour s'en mêler.

— Félicitations, Simon... ou plutôt, félicitations à tous les deux. Je dois dire que vous aviez bien gardé le secret.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— Ferme-la !

Et c'est ce qu'ils firent pendant le reste du trajet.

La femme qui accueillit les quatre policiers de la capitale semblait tout droit sortie d'un vieux film de Morten Koch. Lenette Blixen-Agerskjold attendait ses invités à l'entrée du chemin qui menait à la forêt de Hanehoved. Fraîche et souriante, le front mouillé des gouttes de la dernière averse, elle leur fit signe en voyant arriver leur voiture, tandis que le soleil émergeait une fois de plus de derrière les nuages, accompagné d'un arc-en-ciel.

Elle avait environ trente-cinq ans, de taille moyenne et vêtue d'habits adéquats : un imperméable bleu-vert et un pantalon assorti retroussé sur les chevilles. Sa silhouette carrée comportait quelques rondeurs mal placées qui trahissaient un léger embonpoint, quant à ses cheveux châtain, qu'elle teignait manifestement elle-même, cela devait faire une éternité qu'ils n'avaient pas vu un salon de coiffure. Son visage était ouvert et non dénué de charme, son regard intelligent et plein d'humour.

Une fois qu'ils eurent quitté la route principale, elle les conduisit sur le chemin en gravier. *Étonnamment élégante*, pensa Arne Pedersen en suivant ses indications. Elle désigna un endroit dégagé, au bord du chemin. Ils pouvaient se garer là. Klavs Arnold ne laissa pas passer l'occasion de faire un commentaire :

— Eh bien, nous sommes reçus par la noblesse.

Il n'expliqua pas comment il le savait et personne ne lui posa la question. Il avait peut-être lu un rapport dont les autres n'avaient pas encore pris connaissance. La Comtesse le corrigea :

— Elle est pas plus noble que toi ou moi.

— Ah bon ? La femme d'un chambellan ? Je croyais que c'était un truc royal.

— D'une certaine manière, en effet. Si la reine t'a à la bonne, tu peux être nommé.

— Donc, cette femme n'est pas chic, c'est ça que tu veux dire ? C'est vrai qu'elle en a pas vraiment l'air.

— Il y a chic et chic. Les chambellans appartiennent à la deuxième classe dans la hiérarchie, comme les évêques, les maires et notre bien-aimé directeur de la police nationale.

Klavs demanda avec intérêt :

— Il y a combien de classes ?

Konrad Simonsen répondit :

— L'échelle descend jusqu'à la classe quarante, où on trouve les policiers effrontés du Jutland, les personnages de dessins animés et les nains de jardin fabriqués en Chine. Et si on se concentrait sur le boulot, maintenant ?

Konrad entama l'échange de civilités préliminaires avec Lenette. Ils se saluèrent poliment et déclinaient leurs noms et leurs titres avec des sourires chaleureux, comme le temps. Le chef de la brigade criminelle la remercia pour son accueil et présenta les membres de son équipe, qui serrèrent la main à leur hôte l'un après l'autre, puis, après quelques remarques supplémentaires à propos du capricieux printemps danois, il exposa les raisons de leur visite :

— Nous sommes ici pour nous faire une idée de la configuration des lieux. Avez-vous parlé à votre mari ?

— On peut se tutoyer. Ici, à la campagne, tout le monde se tutoie. Et oui, j'ai bien parlé à Adam. Il était désolé de ne pouvoir vous accueillir lui-même. Il avait un rendez-vous avec notre banque, alors vous allez devoir vous contenter de moi dans un premier temps. Mais il sera probablement rentré quand on ira à la maison.

Sa voix était profonde, presque sensuelle, comme si elle les draguait en même temps qu'elle leur parlait. Konrad émit un petit rire, un peu par réflexe. Sa bonne humeur était contagieuse.

— Bien entendu, nous aimerions le rencontrer lui aussi, si c'est possible. T'a-t-il également informée qu'aucun de nous

n'a eu le temps de se familiariser correctement avec l'affaire, de sorte que nous devrons sans doute...

Il hésita brièvement, et elle s'empressa de finir la phrase à sa place :

— Je sais : poser des questions auxquelles nous avons déjà répondu. Mais ce n'est pas une nouveauté, ça s'est passé comme ça aussi avec vos collègues de Hillerød, alors on a l'habitude. J'ai préparé notre itinéraire. Ce n'est qu'une suggestion, bien sûr, mais il y a quelque chose qu'il faut absolument que vous voyiez, alors peut-être qu'on devrait commencer par ça.

Sans leur laisser le temps de répondre, elle tourna les talons et remonta le chemin de gravier. Elle s'arrêta au bord de la route principale, où elle désigna un trou dans le sol. Ils comprirent aussitôt ce que cela signifiait : la borne kilométrique en granite qui avait servi à immerger l'Africaine dans le lac avait été prise ici. Les policiers regardèrent autour d'eux pour s'imprégner de la scène. Sans s'adresser à personne en particulier, Konrad demanda :

— Est-ce que quelqu'un se souvient du poids du bloc de granite ? Il me semble l'avoir lu quelque part, mais j'ai oublié le chiffre exact.

Arne dit :

— Un peu moins de quatre-vingts kilos, et d'ici il y a environ deux kilomètres jusqu'au lac, et encore, à vol d'oiseau.

On pouvait en tirer diverses conclusions, mais les policiers se gardèrent de tout commentaire. Ils en parleraient plus tard, quand ils seraient entre eux. Lorsqu'elle eut le sentiment que ses hôtes en avaient vu suffisamment, l'épouse du chambellan déclara :

— Je suppose que vous voudrez savoir comment on rejoint le lac depuis ici.

Elle tira une carte de la poche intérieure de son imperméable, la déplia et l'étala par terre, devant elle. Disciplinés, les policiers s'accroupirent en demi-cercle, tandis que, une brindille dans la main en guise de pointeur, elle débuta ses explications :

— Ici, vous avez le manoir, et là, le lac où la fille a été découverte. Vous pouvez y accéder de deux façons. Soit depuis la

route principale, en empruntant un sentier forestier, mais la végétation y est dense et ce n'est pas très praticable. Soit en continuant le long du chemin de gravier, puis en prenant à droite, par un chemin de terre qui mène à un cabanon de chasse. De là-bas, vous pouvez rejoindre le lac en passant à pied à travers la forêt. Dans ce dernier cas, vous arriverez sur la rive nord du lac, où la fille a été retrouvée. Si vous prenez l'autre chemin, vous arriverez sur la rive sud, où il y a un mirador pour la chasse au canard.

Elle regarda les policiers, qui acquiescèrent. Klavs demanda :

— Quel genre de gibier vous avez ici ?

— Des cerfs élaphe, mais ils sont rares. Il y a aussi des daims. Je ne connais pas les noms de toutes les espèces, mais Adam les connaît, lui. Je n'aime pas beaucoup la chasse.

Konrad voulut savoir si le chemin sur lequel ils se trouvaient conduisait jusqu'au manoir. Elle secoua la tête.

— Non, il s'arrête à quelques kilomètres d'ici, mais on peut faire le reste du chemin en coupant à travers champs. Ce n'est pas tellement difficile, c'est comme ça que je suis venue.

— Mais on ne peut pas passer avec un véhicule ?

Elle considéra sa suggestion d'un air critique.

— Peut-être en tracteur, mais le chemin aboutit au pied d'une paroi rocheuse. Il y a peut-être une brèche quelque part, c'est même probable. À vrai dire, je l'ignore.

— Mais pas à bord d'une voiture classique ?

— Ce serait très compliqué, je pense, mais de là à dire que c'est impossible... Pourquoi vous ne viendriez pas à pied avec moi, tout à l'heure, quand on ira à la maison ? Comme ça, vous pourriez vous faire votre propre idée.

Aucun d'eux n'avait plus rien à demander, et ils rebrous-sèrent chemin en silence. Loin dans le ciel, au-dessus de leurs têtes, des alouettes chantaient gaiement, tandis que l'arc-en-ciel s'estompait et les nuages gris s'éloignaient en direction de l'est. Arne se dit que son travail avait ses avantages. Klavs se demandait si l'épouse du chambellan n'était pas trop coopérative pour être honnête. Quant à Konrad et à la Comtesse, ils marchaient côte à côte, sans dire un mot.

Ils firent une première halte au cabanon de chasse. Il était neuf, un modèle préfabriqué, fait de troncs de pins écorcés, de forme hexagonale, avec de petites fenêtres à croisillons sur chaque côté. Des marches menaient à la porte massive. Les policiers savaient que les techniciens avaient passé le cabanon au peigne fin à la recherche d'éventuelles traces exploitables, sans le moindre résultat. Avec l'expertise scientifique dont ils disposaient, ils pouvaient affirmer avec quasiment cent pour cent de certitude que la victime n'avait jamais mis les pieds à l'intérieur.

Lenette se pencha et sortit une clé de sa cachette, sous la marche supérieure. Elle ouvrit la porte, mais resta dehors, comme Konrad et la Comtesse. Klavs se contenta de jeter un coup d'œil furtif depuis le pas de la porte. Arne fut le seul à entrer. La pièce était dominée par un foyer central, ouvert et hexagonal, entouré d'une table robuste en stéatite sur mesure, probablement conçue pour conserver la chaleur durant la nuit. Quatre bancs étaient disposés autour de la table, et il y avait un placard contre un des murs. Arne s'assit sur un banc et balaya la pièce du regard sans que rien en particulier ne capte son attention. Il resta consciencieusement assis pendant plusieurs minutes, sans résultat.

À l'extérieur, Klavs demanda :

— Le cabanon est neuf. Il a été construit quand ?

Lenette répondit promptement :

— Il y a un an et demi, l'ancien était tellement délabré qu'on n'a pas vraiment eu d'autre choix.

— Pas d'autre choix ?

— On loue les droits de chasse à une association de Copenhague. Ils ont le droit de venir ici toute l'année, mais en pratique ils viennent seulement à l'automne. Alors l'ancien cabanon a été rasé pendant l'hiver et on a fait construire celui-ci à la place.

Konrad prit la parole et dit, d'une voix neutre :

— Votre intendant, c'est bien Frode Otto qu'il s'appelle ?

Pour la première fois, l'épouse du chambellan laissa transparaître une pointe d'agacement. Sa voix se fit tranchante :

— Oui, c'est exact, et je suis parfaitement au courant qu'il a eu des ennuis avec la justice quand il était jeune. Mais ça